



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de BORNECQUE (Jacques-Henry),
« Connaissance d'Alphonse Daudet (1840-1897)
jusqu'à Tartarin de Tarascon », *Tartarin de
Tarascon*, DAUDET (Alphonse), p. LXXV-
LXXXIII

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1820-4.p.0081](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1820-4.p.0081)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONNAISSANCE
D'ALPHONSE DAUDET (1840-1897)
JUSQU'À TARTARIN DE TARASCON

- 1661.** — Mort de Jehan Reynaud, du mas de la Vignasse, en Ardèche, premier ascendant maternel en ligne directe connu.
- 1674.** — Naissance, à Concoules (Gard), de Claude Daudet, premier ascendant paternel en ligne directe connu.
- 1701.** — Jean-Jacques Daudet de Tardieu, seigneur de Segas, conseiller du Roy au Présidial de Nîmes, reçoit ses armoiries.
- 1805** (15 janvier). — Naissance d'Adeline Reynaud, mère d'Alphonse Daudet.
- 1806.** — Naissance de Vincent Daudet, père d'Alphonse Daudet.
- 1829.** — Mariage, à Nîmes, de Vincent Daudet, fabricant de soieries, avec Adeline Reynaud.
- 1832.** — Naissance d'un premier fils, Henri.
- 1837.** — Naissance d'Ernest Daudet.
- 1840** (13 mai). — Naissance d'Alphonse Daudet, boulevard Grand-Cours, à Nîmes.
- 1843 (?)–1845.** — En pension chez un « père nourricier » dénommé Trinquié, à Bezouze, petit village des environs de Nîmes, où il apprend à lire, mais parle surtout le provençal.
- 1845–1849.** — Premières études suivies, d'abord chez les Frères de la Doctrine chrétienne, des cuisantes méthodes d'éducation desquels Daudet gardait un désagréable souvenir (cf. *Numa Roumestan*), puis à l'institution Canivet.
- 1848.** — Naissance d'Anna Daudet. Première idylle d'Alphonse avec la mignonne Trinquierette, fille de son père nourricier.
- 1849** (printemps). — Vincent Daudet, en déconfiture, vend sa fabrique et part avec sa famille chercher fortune à Lyon. Voyage en diligence jusqu'à Valence, puis par bateau.

1849-1850. — Études fantaisistes, dans une atmosphère mystique, à la Manécanterie de l'église Saint-Pierre des Terreaux.

1850-1857. — La vie se poursuit à Lyon, précaire et parfois presque famélique pour les parents : expédients, déménagements successifs... A. Daudet continue ses études au lycée de Lyon, où il se montre un élève tantôt brillant, tantôt évasif, car il « sèche » souvent les classes, et sa vraie existence, au prix de multiples mensonges (cf. « Le Pape est mort »), se passe en marge de l'autre, tantôt à canoter passionnément, tantôt — plus tard — dans une précoce vie de bohème sensuelle avec des camarades.

1855. — Premier roman (ultra-romantique), *Léo et Chrétienne Fleury*, égaré par la *Gazette de Lyon* qui devait le publier...

1856. — Premier poème libre : « La Dernière Orientale ». En août mort du frère aîné, Henri, qui se destinait à la prêtrise (cf. « La Première Dépêche »).

1857 (printemps). — Ruine de Vincent Daudet, en liquidation judiciaire. Alphonse Daudet (qui n'a pas son baccalauréat) obtient par des relations familiales un poste de « pion » au collège d'Alès. Autour de vacances aimables chez des parents, et d'une amourette avec sa cousine Marie Reynaud (cf. « Les Prunes » dans *Les Amoureuses*), il assume précairement (mai-fin octobre) des fonctions aussi pénibles en elles-mêmes qu'antipathiques à son tempérament. Il est renvoyé dans des circonstances mystérieuses (romancées dans *Le Petit Chose*), sans doute tant pour son comportement sensuel et fantaisiste que pour avoir levé la main sur le fils insolent d'une notabilité politique...

1857 (1^{er} novembre). — Amère arrivée à Paris, mourant de faim et de froid, après un interminable voyage en chemin de fer. Son frère aîné Ernest, qui vivote dans le journalisme, partage avec lui sa chambre au (Grand) Hôtel du Sénat, 7, rue de Tournon. Il y côtoie Gambetta, et pousse parfois, timidement, jusqu'aux Galeries de l'Odéon où il entrevoit — entre autres — Barbey d'Aureville, plus tard ami fervent, et Jules Vallès.

En décembre, rédaction d'une comédie-proverbe (iné-dite), *Il faut battre le fer quand il est chaud*, où il est fait allusion à Dickens.

1858. — Début d'une nouvelle vie double, assez mystérieuse et complexe, faite de misère, d'amour, d'expédients et d'éclaircies mondaines, qui se continuera jusqu'en 1860.

Daudet découvre la célèbre Brasserie des Martyrs, lieu de rendez-vous de la « jeune garde » littéraire et artistique, où il noue beaucoup de sympathies, et se lie particulièrement avec trois écrivains du cercle de *la dernière bohème* : J. du Boys, Ch. Bataille, A. Rolland. C'est là aussi, vraisemblablement, qu'avec la rencontre d'une jeune femme, Marie Rieu, commence une violente passion qui se continuera jusqu'au mariage de Daudet par une longue et orageuse liaison, dont le souvenir ou la transposition transparaîtront dans bien des œuvres, notamment *Le Petit Chose*, *Sapho*, *L'Enterrement d'une Étoile*. En même temps, sa fascinante beauté aidant, il commence à fréquenter certains salons, où il récitera ses premiers poèmes à des beautés du grand monde.

Cette même année 1858, il découvre un éditeur, poète lui-même, Jules Tardieu (de Saint-Germain). Publication des *Amoureuses* en juillet. Le recueil porte une dédicace énigmatique et ambivalente : À Marie R..., qui disparaîtra des éditions suivantes. *Les Amoureuses* sont accueillies avec sympathie — notamment par E. Thierry — comme les promesses d'un séide de Musset.

1859. — Première rencontre de Mistral (avril). En même temps qu'il se fait, pour *Paris-Journal* — et concurrentement avec Alfred Delvau — chroniqueur des nouveaux petits mystères de Paris, auxquels il participe en explorateur dans certains salons raffinés (où il goûte un soir, entre autres, au haschisch en compagnie de Barbey d'Aurevilly...) comme dans des milieux plus équivoques, Alphonse Daudet collabore confidentiellement, sous un pseudonyme, au journal catholique belge *L'Universel*. Il publie aussi un très beau récit d'amour fatal, *Audiberte*, et commence une longue collaboration au *Figaro* par des « choses vues », « Le Maître d'études », qui annoncent déjà l'atmosphère du *Petit Chose*.

1860. — Abondante production, tantôt pour *Le Figaro* (notamment, en septembre-octobre, « La Double Conversion » et « Les Rossignols du cimetière »), tantôt pour *Le Monde illustré*, où Daudet publie une première version, assez surréaliste, de *L'Homme à la cervelle d'or*.

A la fin du printemps, par un enchaînement d'appuis masculins et de bienveillances féminines, Daudet est agréé par le tout-puissant duc de Morny comme attaché de cabinet appointé sur la cassette personnelle du duc. Bien que ses fonctions soient mal définies, cette situation sociale représente un avènement considérable qui, à partir d'octobre, va transformer matériellement et psychologiquement sa vie. Délivré de ses angoisses, il passe un mois d'été joyeux et féerique avec Mistral, dont il est l'hôte à Maillane, et le compagnon d'escapades en Avignon, Arles, etc.

1861. — Daudet se met en ménage avec Marie Rieu, 24, rue d'Amsterdam. Nouveau collaborateur de la *Revue fantaisiste*, il se plaît dans ce milieu enthousiaste (C. Mendès, Th. de Banville, A. Glatigny, etc.) et y entrevoit Baudelaire. Au début de février, publication en volume de *La Double Conversion*, conte en vers cynique et charmant.

Fin juin ou début juillet, composition d'une pièce dramatique en un acte, *La Dernière Idole*, écrite en collaboration avec Ernest l'Épine, chef administratif direct et excellent camarade. Destinée au Théâtre-Français, elle sera représentée à l'Odéon.

1861 (hiver). — En novembre, A. Daudet, gravement malade depuis le printemps, et pressé de s'éloigner de Paris, part pour un voyage dans le Midi qui se transformera en une expédition en Algérie (voir l'Introduction de cette édition).

1862 (4 février). — Première représentation de *La Dernière Idole*, qui obtient un vif succès, et qui est éditée en mars. Daudet, de retour d'Algérie, assiste le 4 mars à une représentation de son drame. En février avait paru *Le Roman du Chaperon rouge, scènes et fantaisies*, édité à compte d'auteur, qui tombe à plat et endette dangereusement Daudet.

Au reste, 1862 est une année de crise psychologique et passionnelle où Daudet — qui habite maintenant, provisoirement seul, une enclave assez mal famée dans l'avenue Montaigne, 12, passage des Douze-Maisons, où vit une faune humaine disparate (cf. « Arthur », dans les *Contes du Lundi*, et certains épisodes de *Jack*) — ne publiera plus rien jusqu'en décembre. Il compose, au milieu de ses soucis, un petit « proverbe » à l'eau de rose, *Les Absents*, et prépare conjointement, de nou-

veau avec E. l'Épine, une bluette héroïque, *L'Œillet blanc* (qui devait d'abord se nommer *Le Lys*, allusion royaliste que la censure ne goûta pas...).

1862 (décembre-mars 1863). — Voyage en Corse, d'Ajaccio à Bastia. Retraite dans un phare des îles Sanguinaires, où Daudet éprouve, à part de ses observations psychologiques et réalistes, des sensations analogues à celles du Rousseau des *Réveries*... Au cours d'une longue excursion en mer, on lui esquisse, sur les lieux mêmes du naufrage, « L'Agonie de (la frégate) *la Sémillante* », dont il arrangera le dénouement pour le rendre plus saisissant. La Corse lui a inspiré de multiples contes et récits, épars dans les *Lettres de mon Moulin*, les *Contes du Lundi*, *Robert Helmont*, *La Fédor*, etc.

Pendant le voyage en Corse paraît le premier récit algérien, *La Mule du Cadi*.

1863. — *Chroniques rimées*, brillantes et vaines, mais psychologiquement révélatrices, dans *Le Figaro*, ainsi que *Chapatin*, *le tueur de lions*, première ébauche de *Tartarin*.

En juillet, publication conjointe des *Absents*, et d'une deuxième édition des *Amoureuses*, très augmentée : Daudet fait hommage à l'impératrice Eugénie d'un exemplaire spécial sur papier rose. En août, Théodore de Banville cisèle pour A. Daudet, dans *Le Figaro*, un de ses meilleurs *Camées parisiens* : « Une tête merveilleusement charmante... le plus délicat et le plus sensible de nos poètes... »

1864. — À la fin de 1863, avec la permission désabusée de Morny, Daudet repart pour un troisième congé hivernal, cette fois dans le Midi, près de Fontvieille, au château de Montauban (ou Montoban), chez des parents par alliance, Mme Ambroy et ses quatre fils, auxquels l'attache vite une profonde affection payée de retour. Il trouve là un foyer, des traditions et légendes provençales, des « types », et quatre *moulins*, dont il élit le plus vieux pour y rêver quand il ne médite pas dans la fraîcheur du château, ou au profond de la garrigue violette, telle la chèvre de M. Seguin... Ici s'élaborent déjà dans le subconscient les thèmes et les entrevisions des futures *Lettres de mon Moulin*, en même temps qu'avec Mistral, Aubanel, et autres félibres, Daudet retrouve le parler provençal et la vibration de la Provence. Il apprend, de la bouche même de Mistral, l'histoire vécue qui deviendra *L'Arlésienne* (janvier-avril).

Vie de nouveau trouble et troublée : Daudet, repris par « Sapho », qu'il va voir à l'improviste à Bures, dans la vallée de Chevreuse, où elle s'est réfugiée, a dans le même temps une liaison avec une femme très belle, mystérieuse et fatale, qu'A. Delvau nomme Impéria dans son roman à clefs *Le Grand et le Petit Trottoir* (1865).

En octobre (26), représentation à l'Opéra-Comique d'une nouvelle version des *Absents*, qui sera éditée à la fin de décembre malgré son peu de succès. Cependant, Daudet, faute de pouvoir placer son drame *Le Frère aîné* (en collaboration avec l'Épine), écrit le canevas d'une pièce (inédiée), *L'Honneur du Moulin*, première ébauche du « Secret de Maître Cornille » (*Lettres de mon Moulin*), en attendant de repartir (décembre) pour Fontvieille s'y retremper et s'y divertir avec ses amis les félibres.

1865. — Mars (10) : mort du duc de Morny, protecteur d'Alphonse Daudet.

Avril (8) : première représentation, au Théâtre-Français, de *L'Œillet blanc*, qui remporte un succès d'attendrissement, et est édité en juillet. Dans son feuilleton du 12 juin, Sainte-Beuve consacre à Daudet deux lignes aimables et banales...

Cependant, A. Daudet, plus avide que jamais de sympathie et de camaraderie depuis la mort de Morny, vit le plus souvent à Clamart, 46, rue de Sèvres, avec ses vieux compagnons retrouvés : Ch. Bataille, J. du Boys, et un nouveau, Paul Arène, alors répétiteur au lycée de Vanves.

Juillet (10-30) : voyage en Alsace avec A. Delvau; confidences et projets, puis (automne) séjours près de Dampierre, dans la « colonie » champêtre d'écrivains et d'artistes de l'abbaye des Vaux de Cernay, d'où Daudet retourne parfois à Bures, auprès de Marie Rieu, dans les orages et les brumes d'une liaison finissante (cf. *Sapho*). En septembre (14) paraît dans *Le Figaro* « La Première Dépêche », qui, avec des modifications, deviendra un des chapitres du *Petit Chose*.

À la fin de l'automne, A. Daudet, sans cesse rappelé à l'ordre par l'Administration depuis la mort de Morny, préfère s'en aller... Les angoisses du lendemain se précisent de nouveau.

À partir du 12 novembre (et jusqu'au 14 janvier 1866) paraissent dans *Le Moniteur universel du Soir* une série de

neuf « Lettres sur Paris et Lettres du village », d'une veine tantôt férocement réaliste, tantôt d'un lyrisme folklorique discret qui annoncent conjointement les proches *Lettres de mon Moulin* et le futur *Fromont jeune et Risler aîné* (1874).

En décembre, à une représentation de l'*Henriette Maréchal* des Goncourt, Daudet est frappé par le charme d'une jeune fille inconnue, qui le remarque de son côté, et qui deviendra sa femme, par l'entremise de son frère Ernest. Elle se nomme Julia Allard, et appartient à une riche famille de la bourgeoisie lettrée.

1866 (janvier-mars). — Misérable et presque désespéré, A. Daudet, à la fois pour fuir l'emprise sensuelle de Marie Rieu et pour se recueillir dans le travail, part pour Jonquières, petit village près de Beaucaire, où, après avoir essayé en vain de se remettre à une pièce difficile, il esquisse conjointement certaines *Lettres de mon Moulin* et commence la rédaction du *Petit Chose*, considéré comme un examen de conscience. Au printemps, il achève à Clamart, avec Paul Arène, les premières *Lettres de mon Moulin*.

Durant l'été, mystérieux voyage en Allemagne du Sud pendant la guerre de la Prusse contre les États confédérés (cf. « L'Empereur aveugle » dans les *Contes du Lundi*). À l'automne, Daudet se fiance avec Julia Allard.

Cependant, du 18 août au 4 novembre, paraissent dans *L'Événement*, avec des modifications par rapport au texte définitif, les douze premières *Lettres de mon Moulin*, les six premières étant signées du pseudonyme Gaston-Marie, qui atteste la collaboration avec Paul Arène, tandis que les six dernières portent le seul nom d'Alphonse Daudet.

Presque en même temps, le 26 novembre, commence à paraître, dans *Le Moniteur universel du Soir*, *Le Petit Chose (Histoire d'un enfant)*, dont la publication irrégulière s'étirera jusqu'au 25 octobre 1867! Fin décembre, publication du *Parnassiculet Contemporain*, recueil satirique contre le Parnasse, auquel Daudet collabore sous des pseudonymes.

1867 (29 janvier). — Mariage d'Alphonse Daudet à l'église Saint-Denis-du Saint Sacrement, rue de Turenne, au Marais. Puis, jusqu'à mars, voyage de noces dans le

Midi, à Cassis, où l'on pêche et rêve, puis à Nîmes et Fontvieille, d'où l'on rayonne avec les félibres.

Au retour, après un bref séjour 20, rue Mahler, emménagement 24, rue Pavée au Marais, dans le bel hôtel Lamoignon (mai), puis départ pour le château de Vigneux, propriété des beaux-parents. En novembre (16), naissance de Léon Daudet.

Le 19 décembre, au Vaudeville, première représentation du drame *Le Frère aîné*, avec un succès mitigé. 1868. — En février, publication du *Petit Chose*, qui a bonne presse. En été, vente du château de Vigneux et achat d'une propriété à Champrosay.

Du 16 octobre au 17 novembre, *Le Figaro* publie une deuxième série de *Lettres de mon Moulin*.

1869 (vraisemblablement). — Mort de Marie Rieu (cf. avec des transpositions, *La Fédor*). En février (11), au Vaudeville, première représentation d'une comédie en trois actes, *Le Sacrifice*, dont le succès n'est pas grand, et qui sera éditée à la fin du mois. Daudet travaille à *Lise Tavernier*, drame en cinq actes et sept tableaux, qui ne sera joué qu'en 1872.

Du 22 août au 2 octobre, *Le Figaro* publie trois dernières *Lettres de mon Moulin*. L'ouvrage, complet, qui paraît en décembre, obtient un succès de sympathie.

Ce même mois de décembre, début de la publication de *Barbarin de Tarascon*.

1870. — Daudet commence à esquisser *L'Arlésienne*. Le jour même de la déclaration de guerre, il se casse la jambe, ce qui l'empêche de s'engager (il était exempté depuis 1862), mais ne le dissuadera pas, dès qu'il sera guéri, de réclamer son affectation dans la garde nationale, où son service le retient surtout au fort de Montrouge (cf. *Lettres à un Absent*, les *Contes du Lundi*, et « Au fort Montrouge », recueilli dans *La Fédor*). Le 15 août, il est fait chevalier de la Légion d'honneur par l'Impératrice-Régente.

1871. — De février à juin, avec des vicissitudes dues à la Commune et au départ précipité de M. Thiers pour Versailles, paraissent dans le journal *Le Soir* (éditions de Paris, puis de Versailles, puis derechef de Paris...) treize *Lettres à un Absent*.

Le 25 avril, après avoir scrupuleusement rendu sa tenue et son fusil de garde national à son concierge (qui

lui en délivre reçu), Daudet, après avoir obtenu un passeport par Francis Enne, quitte Paris sur une locomotive. Aussitôt après, il part pour Nîmes revoir ses parents, puis pour Fontvieille passer quelques jours avec son vieil ami Timoléon Ambroy.

Le 18 juillet, dans *Le Soir*, début des *Contes du Lundi*, dont la première série s'échelonne jusqu'au 2 mars 1872, avant que deux autres séries ne paraissent en avril-décembre 1872 (*L'Événement*) puis au début de 1873 (*Le Bien public*). Les *Contes du Lundi* seront publiés en mars 1873.

1872. — Le 16 février, représentation de *Lise Tavernier* à l'Ambigu-Comique. Ce même mois de février paraît *Tartarin de Tarascon* — auquel Daudet donnera plus tard deux suites : *Tartarin sur les Alpes* (1885) et *Port-Tarascon* (1890) — avec le même manque de succès que *Lise Tavernier*, et (suprême injustice...) que *L'Arlésienne*, le 1^{er} octobre. Il faudra, deux ans plus tard, en 1874, le triomphe de *Fromont jeune et Risler aîné*, roman réaliste pur, pour que Daudet émerge enfin à la notoriété, puis à la gloire.